

## De si subtils barbares

**Pour les Grecs, « Barbare » n'a pas toujours été, loin de là, synonyme d'inhumanité ou d'altérité absolue : le terme ne recoupe pas un être en soi, mais constitue une ligne de partage si fluctuante qu'elle met en doute toute catégorisation se prétendant immuable. Montaigne en fera bon usage.**

Par François HARTOG

Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, écrit Montaigne, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : "Je ne sçay, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je voy, n'est aucunement barbare." »

N'étant pas des Grecs, les Romains ne peuvent être que des Barbares. Mais quels Barbares sont-ils alors, eux qui ostensiblement contredisent un des traits distinctifs du barbare, depuis Hérodote au moins ? Le barbare ignore l'ordre de la phalange hoplitique. Il ne sait donc pas se battre. Cette observation de Montaigne lui sert à introduire son très célèbre chapitre « Des cannibales », où la perplexité de Pyrrhus, le roi d'Épire, découvrant pour la première fois l'armée romaine de Laevinus, lui sert à lancer sa propre réflexion sur le sauvage et le civilisé, en passant de l'« ancien monde » grec au « nouveau monde » romain, et de là à « cet autre monde qui a été découvert en notre siècle ». D'où il tire cette première règle. Avant de juger, il faut commencer par se détacher des opinions communes, puisqu'il est avéré que chacun commence par appeler barbarie « ce qui n'est pas de son usage ». Puis, après avoir montré tout au long du chapitre l'instabilité des deux termes, le plus civilisé pouvant à l'occasion se montrer le plus barbare, Montaigne clôt la discussion par la formule fameuse et toute pleine d'impudente ironie : « Mais quoy, ils [les sauvages] ne portent point de haut de chausses. » J'y reviendrai. Le temps d'avant. Aux yeux des historiens grecs eux-mêmes, il y eut un temps où le découpage entre Grecs et Barbares n'avait pas encore cours. Dans son *Archéologie*, Thucydide faisait justement remarquer que le partage n'était pas opératoire dans les poèmes homériques, qui mettaient aux prises Achéens et Troyens : « Il [Homère] n'a pas non plus mentionné les Barbares, parce qu'à mon avis les Grecs n'en étaient pas encore séparés sous un nom unique qui s'y opposait. » Les seuls « Barbares » répertoriés par Homère sont, si l'on peut dire, les Cariens, qualifiés de « barbarophones ». Le qualificatif n'est certes pas un compliment, mais les Cariens, s'ils « parlent barbare », ne sont pas des Barbares. Ils n'ont pas une « nature » barbare. Sans Grec, pas de barbare, mais aussi sans barbare, pas de Grec, énonce Thucydide, comme un postulat logique. Il y eut pourtant un temps, celui des débuts, où des Grecs, des futurs Grecs plutôt, relevaient de la mouvance barbare. À commencer par les Athéniens. Ils appartenaient en effet au peuple des Pélasges. Or les Pélasges, « conjecture » Hérodote, étaient « barbares » et parlaient une « langue barbare ». Si bien que « le peuple athénien dut, en même temps qu'il se transformait [métabolê] en Grecs, apprendre une langue nouvelle ». Pour Hécatee de Milet, les choses étaient encore plus nettes : le Péloponnèse et pratiquement toute la Grèce avaient été autrefois habités par les Barbares. Ainsi, la grécité était susceptible de s'acquérir, au terme d'un apprentissage, du moins en ces époques des débuts, quand les partages entre les peuples, les espaces et les coutumes étaient, pour ainsi dire, encore en gestation. Grandes étaient alors la plasticité et la labilité des cultures. Temps des emprunts, des migrations et des voyages. Cette version historicisée des origines athéniennes, peu compatible avec d'autres plus mythologiques, montre au moins ce qu'on pouvait gagner en termes d'explication, en faisant

appel à ces deux catégories (alors non encore réifiées) de Grecs et de Barbares. Les deux pouvaient se concevoir dans la succession : d'abord Barbares, puis Grecs. Le Péloponnèse offre, de même, un autre exemple de transformation et d'intervention du facteur temps. Sur les sept peuples habitant le Péloponnèse, deux selon Hérodote, sont autochtones : les Arcadiens et les Cynuriens. Or les Cynuriens présentent une double singularité : ils sont apparemment les seuls Ioniens autochtones, mais en plus « ils ont été transformés en Doriens par la domination des Argiens et par le temps ». Les certitudes des guerres médiques. Mais ces époques semblent être révolues, en particulier la possibilité des passages de Barbares à Grecs. Les Grecs, devenus grecs, ont connu de grands accroissements, alors que les Barbares, demeurés barbares, « ne se sont jamais considérablement agrandis ». Thucydide, de nouveau, tranche rapidement la question. En se fondant sur plusieurs indices, tels la pratique de la piraterie et le fait de porter des armes, il conclut que « le monde grec ancien vivait de manière analogue [homoio-tropa] au monde barbare actuel ». Son genre de vie était barbare. Puis les Grecs, d'abord les Athéniens, sont devenus pleinement grecs, tandis que les Barbares restaient barbares. Là encore, le temps a séparé, discriminé. La grecité s'enlève sur fond de « barbarie », comme si deux temporalités, deux rapports au temps différents, s'étaient à un moment enclenchés, venant vérifier avant la lettre le paradigme lévi-straussien des « sociétés chaudes » et des « sociétés froides ». Les « Grecs » étaient des Barbares, mais sont devenus des Grecs, les Barbares (certains) étaient des Barbares et le sont demeurés. Ils sont restés une société « froide », tandis que les Grecs, eux, se « réchauffaient », manifestant leur caractère grec par cette capacité à l'accroissement. Quand Hérodote ouvre ses Histoires, les Barbares sont en effet là, formant un couple antonyme avec les Grecs : « Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés ; en particulier ce qui fut cause que Grecs et Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres. » Il y a les Grecs d'un côté et les Barbares de l'autre, qui se définissent en s'opposant : nul besoin, semble-t-il, de s'expliquer davantage, chacun le sait, chacun comprend. Mais, notons-le d'emblée, les uns comme les autres requièrent l'historien de relever les traces de ce qu'ils ont accompli de grand et d'en garder mémoire. Acteurs antagonistes, ils n'en font pas moins ensemble l'histoire des hommes. C'est entre le 6<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. que « barbare », dans le sens de non-Grec, vient de former, avec « grec », un concept antonyme et asymétrique, accouplant un nom propre, Hellènes, et une désignation générique, Barbaroi. Les guerres médiques jouèrent assurément le rôle de catalyseur. Le champ de l'altérité s'est trouvé redistribué et fixé pour longtemps autour de cette polarité nouvelle. Les Grecs d'un côté, face aux autres, à tous les autres, réunis par le seul fait de n'être pas grecs. Il va de soi que cette classification binaire et fortement asymétrique, conçue par les Grecs et pour eux, n'est maniable que par eux et n'est opératoire que pour eux. Mais, avant de devenir ultérieurement une expression toute faite, où les Romains auront d'abord des difficultés à trouver place, il n'est pas douteux que les guerres médiques lui donnèrent une signification précise, en dotant l'antonyme d'un visage : celui du Perse. Le barbare, c'est avant tout, plus que tous et pour longtemps, le Perse. Et le barbare par excellence sera le Grand Roi, incarnation de l'hubris despotique. Tel Xerxès, qui a cru, en sa déraison, pouvoir jeter des entraves sur l'Hellespont. Les guerres contre les Perses vont, en outre, conduire à une territorialisation du barbare : avec pour domaine l'Asie, qu'il revendique ou qu'on dit qu'il revendique comme sienne. L'opposition de l'Europe et de l'Asie, figurée par l'image des deux sœurs ennemies, va se superposer presque exactement à celle du Grec et du barbare. Au point que cette nouvelle vision sera projetée rétroactivement sur la guerre de Troie, en faisant apparaître les Troyens comme des Asiatiques et des Barbares. Preuve supplémentaire et a contrario qu'ils ne l'étaient pas (encore) chez Homère. Cette vision aura une longue vie, puisque Hegel estimera encore que les victoires grecques « ont sauvé la civilisation et ôté toute vigueur au principe asiatique » ! Le temps des doutes. Qu'advient-il dès lors que l'on découvre, redécouvre ou remarque que la sophia grecque est plus jeune que d'autres ou qu'elle a emprunté à d'autres assurément plus anciennes qu'elle ? Plus largement, les intellectuels grecs

développent le thème des « sagesse barbares », selon l'heureuse traduction française du titre du livre d'Arnaldo Momigliano, *Alien Wisdom*. À l'association du Sud avec l'ancienneté et le savoir (l'Égypte), Hérodote opposait celle du Nord avec la jeunesse et l'ignorance (le Scythe Anacharsis figurant l'exception remarquable). Ce système d'opposition tend à être remplacé par un autre, qui valorise systématiquement les confins contre le centre et les genres de vie primitifs contre la « civilisation ». C'est à ce renversement que procédèrent les cyniques. En lançant le mot d'ordre « ensauvager la vie », Diogène entendait débusquer le véritable barbare qui se logeait au cœur même de la cité. Invitant à ne faire aucun cas de la musique, de la géométrie ou de l'astronomie, il ne voyait rien d'extra ordinaire dans le fait de manger de la chair humaine. Antisthène trouvait que le sage ne devrait pas apprendre à lire. En termes de sophia, le centre, le milieu, le présent se trouvent désormais dévalorisés au profit de l'ancienne simplicité et de la pureté des confins. Les Sept Sages étaient peut-être des itinérants du savoir, mais ils venaient du « centre ». On observe de même, dans le rapport au temps, une dépréciation du présent, au profit d'un temps mythique (âge d'or passé ou encore à venir) que les bons sauvages ou les vieux sages ont su soit préserver, soit retrouver. Le doute sur leur civilisation ne s'est naturellement pas emparé des Grecs en un jour, et le renversement des perspectives sur l'espace et le temps n'a été ni brutal ni général. On a affaire à un mouvement culturel de grande ampleur et de longue durée. Ainsi, des considérations tirées du milieu et des observations liées au climat pouvaient offrir une autre ligne d'argumentation. En liant l'esclavage et l'Asie, Aristote répète un topos et rencontre aussi les préoccupations des contemporains d'Alexandre. Dans la même veine, on lui attribue logiquement ce conseil donné à son élève de traiter les Grecs en amis et les Barbares en ennemis : tout à l'opposé de la politique de mélange, dont Plutarque plus tard glorifiera Alexandre. En revanche, Ératosthène, le grand savant alexandrin du 3<sup>e</sup> siècle av. J.-C., récuse cette bipartition du genre humain. Pour lui, les seuls critères à retenir sont la « vertu » (aretê) et la « méchanceté » (kakia), car beaucoup de Grecs sont « méchants », alors que beaucoup de Barbares sont « civilisés » (asteioi), et il cite notamment les Indiens, les Romains ou les Carthaginois. Avec le partage, Grecs d'un côté, Barbares de l'autre, et, corrélativement, la définition du to Hellênikon (même sang et même langue, sanctuaires et sacrifices communs, semblables mœurs et coutumes), Hérodote avait fourni aux Grecs une identité pour temps de crise. Ensuite, l'affirmation de la supériorité des Grecs sur les Barbares suffit à justifier aux yeux d'Isocrate notamment, que les Grecs passent en Asie et ne laissent pas les Grecs d'Asie sous la domination du Grand Roi. Puis, au temps des monarchies hellénistiques, Alexandrie est venue proposer une acception du to Hellênikon comme patrimoine littéraire que l'on partage. Face aux cannibales. Pour clore ce bref parcours, revenons à Montaigne, le lecteur de Plutarque déjà rencontré, et prêtons attention à la façon dont il mobilise la catégorie ancienne du barbare pour, d'un côté, approcher le sauvage et, de l'autre, questionner le civilisé. Nous sommes en 1580. Pour s'approcher insensiblement du cannibalisme, qui représente le cœur scandaleux de la sauvagerie, il part des Anciens. Dans son chapitre « Des cannibales », il a commencé par montrer que le terme « barbare », si généreusement employé par les Grecs, sert à désigner ce qui n'est pas soi : « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Il se débarrasse ensuite aisément du point de savoir si ce monde récemment découvert est réellement nouveau. Oui, car ni l'Atlantide de Platon ni la grande île du Pseudo-Aristote ne sont en accord avec « nos terres neuves ». Il en arrive alors à la sauvagerie, qu'il aborde par le biais de la nature. Un fruit sauvage est un fruit naturel. Tout ce qui relève de la domestication et de la culture est aussitôt marqué négativement comme artifice, abâtardissement, produit de notre goût corrompu. Si bien que, si les nations indiennes sont dites barbares, c'est en raison de leur naïveté originelle ». Il d'ailleurs domage, nouveau retour aux Anciens— que ni Lycurgue ni Platon ne les aient connues. Comme ils n'ont pu imaginer une naïveté si simple, il s'ensuit que la législation de l'un et la république de l'autre sont bien éloignées de cette perfection. Vient alors la description de leur genre de vie, tout empreint de simplicité, d'amitié et de noblesse. Montaigne cite même le premier couplet d'une chanson amoureuse, qu'il juge « tout à fait Anacreontique » ! Arrive enfin la guerre, principale occupation des hommes, à côté de la chasse,

mais il n'est jamais question chez eux de guerres de conquête. Ce qui domine, c'est la vaillance : au combat, et après si, d'aventure, le guerrier est capturé. C'est là que la mise à mort et la consommation des prisonniers ont leur place. La scène est décrite de façon neutre, en mettant en valeur le courage des prisonniers jusqu'au dernier instant. Et l'explication vient aussitôt : ce qui se joue là n'est pas une affaire de nourriture, mais de vengeance. Par une telle pratique, on « représent [e] une extrême vengeance ». Sans contester « l'horreur barbaresque » de tels actes, Montaigne voudrait qu'on ne soit pas aveugle à ce qui se pratique du côté des conquistadores, et même chez nous « entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion ». L'autorité de Chrysippe et de Zénon, les fondateurs du stoïcisme, est même un instant convoquée pour témoigner qu'il n'y a aucun mal à se servir de notre charogne, y compris pour se nourrir en cas de nécessité. Peut alors venir la conclusion, non pas encore du chapitre, mais de ce qui concerne les cannibales. On peut bien les appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas « eu égard à nous qui les surpassons en toute sorte de barbarie ». Un monde enfant. Cette méditation sur barbare et barbarie prépare le trait final : « Mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses. » Il ne s'agit plus du cannibalisme, mais de la nudité du sauvage. Ancien parmi les Anciens, dont il a fait dans sa bibliothèque ses compagnons les plus proches, Montaigne les appelle et les sollicite à chaque pas, à chaque phrase ou presque de ses Essais : ils sont ses vis-à-vis quotidiens. S'il se sert des Anciens pour aller vers les sauvages, il en ressort non pas une « réduction » systématique du sauvage, mais la reconnaissance d'une singularité qui aurait été digne d'être connue des Anciens. Tandis que l'alliance des Anciens et des sauvages produit une mise en question de nous, les modernes ou civilisés, qui se montrant experts en barbarie se vantent de « mécaniques victoires », obtenues, non pas à la loyale, mais par la fourberie. Le chapitre « Des cannibales » est un tableau, non pas chronologique, mais moral, où il est démontré que le plus barbare des deux n'est pas celui qu'on croit. Dans le chapitre « Des cochés », au livre III des Essais, Montaigne revient sur ce monde nouveau, en remarquant que rien ne garantit que ce soit le dernier, puisqu'on l'avait bien ignoré jusqu'alors. La nouveauté se conjugue cette fois avec l'enfance : il était « encore tout nud au giron ». Cette image, dont la colonisation usa et abusa, qu'elle théoriserait et théologiserait, est une première façon de temporaliser la distance qui nous sépare des sauvages. Ils sont nos contemporains, mais comme le sont des enfants par rapport à des adultes : chacun à sa place. Dès l'instant où, voyant un Indien, jeune ou vieux, je sais de source sûre qu'il est un enfant, le simultané du non-simultané trouve une expression et est à l'œuvre. Se met ipso facto en place un certain déni de contemporanéité. Montaigne, quant à lui, ne s'installe pas dans le confort à courte vue de cette position et s'en tient aux réalités de la conquête et à la dénonciation de ses méfaits. En fait, l'avidité des Espagnols n'aura fait que hâter la « déclinaison et la ruine » de ce monde. Jamais nous ne saurons ce qu'il aurait pu devenir. C'était un « monde enfant », admettons, mais alors nous avons totalement failli à notre rôle d'éducateurs. En fait, nous n'avons fait que nous servir de leur « ignorance » et de leur « inexpérience », alors même qu'ils ne nous devoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence ». Enfance veut bien toujours dire proximité avec la nature. En matière d'éducation, il est d'ailleurs regrettable qu'ils n'aient pas été conquis par Alexandre ou « sous ces anciens Grecs et Romains », car ces derniers auraient su tirer le meilleur « d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plus part de si beaux commencemens naturels ». La question de savoir ce que pouvaient être ces sociétés indiennes quinze ou vingt siècles plus tôt ne se pose évidemment pas pour Montaigne : tels ils étaient au moment de la conquête, tels ils auraient été si Alexandre étaient venus jusqu'à eux. Tels ils ne sont plus aujourd'hui : de notre fait. Montaigne procède à une double opération. Quand il rencontre la formulation, grosse d'avenir, des peuples enfants, il la retourne, pour mettre en avant la proximité entre enfance et nature. Il bloque ainsi une première temporalisation du sauvage. Il part de la catégorie antique du barbare pour relativiser celle du sauvage et retourner, contre ceux qui se targuent d'être civilisés, la catégorie du barbare.